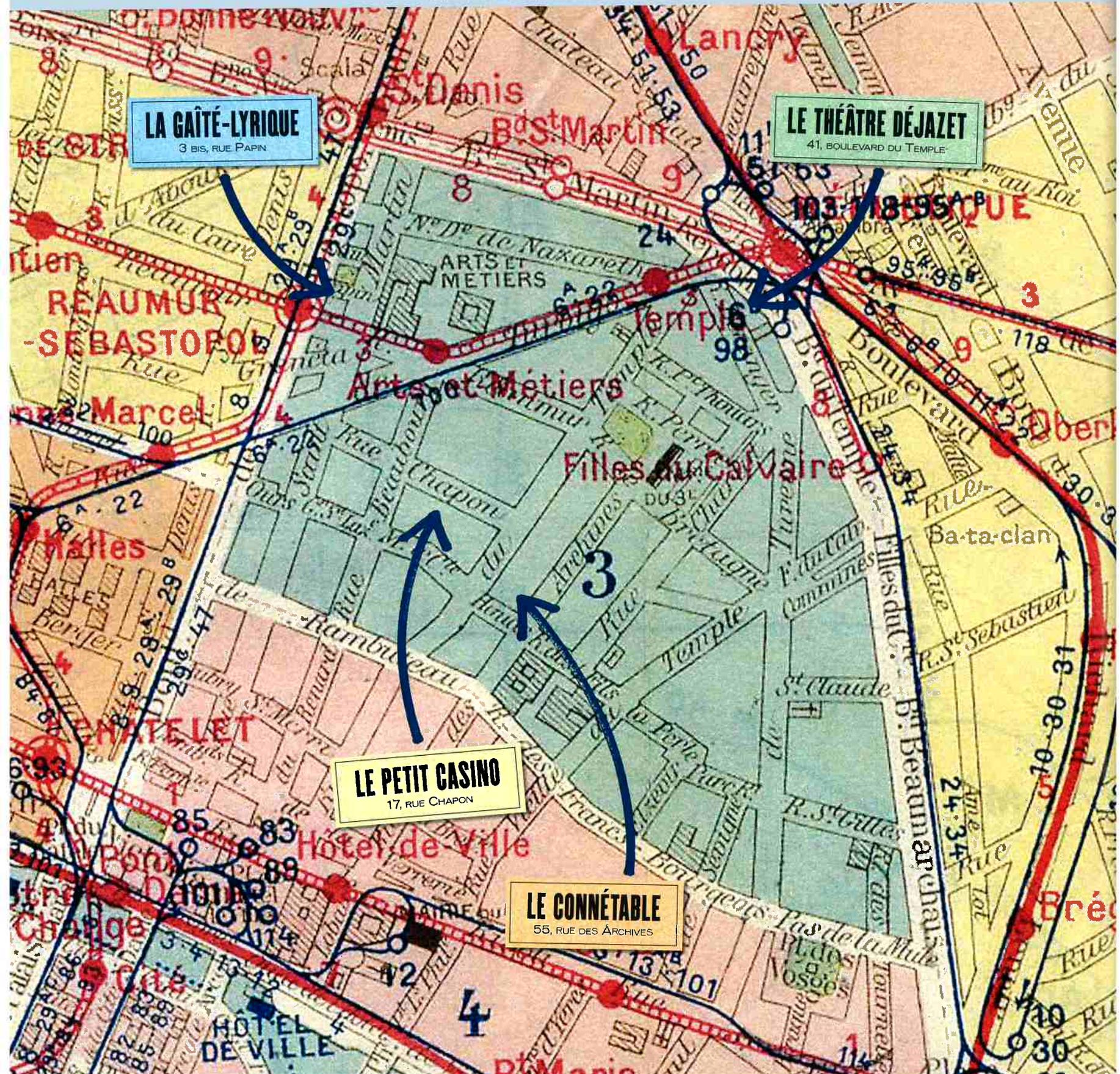


3^e

« Moi j'travaille dans la rue Quincampoix
Gueule d'empeigne et gueule de bois »

1958 - (PIERRE LATOUR - BERNARD LAUZE) - DUCRETET-THOMSON.





Dans la rue Quincampoix Michèle Arnaud

1958 - (PIERRE LATOUR
- BERNARD LAUZE)
- DUCRETET-THOMSON.



Existant depuis le XIII^e siècle, la rue Quincampoix, qui effectue la jonction entre la rue des Lombards et la rue Aubry-le-Boucher, prit au XVI^e siècle le nom de rue des Cinq-Diamants avant de récupérer en 1851 son appellation originelle. Rue piétonnière du quartier des Halles, selon les époques, elle n'eut pas toujours très bonne presse à cause de sa proximité avec des îlots de prostitution — jusqu'à ce qu'un grand ménage soit fait. En 1958, alors que la rue s'anime du commerce de ces dames, s'étant glissée dans la peau de l'une d'entre elles, corsage blanc, jupe noire, qui vend ses charmes dans cette rue sombre et mal pavée, Michèle Arnaud interprète « Dans la rue Quincampoix ».

Débarquée à Paris en 1952, elle s'enracine au cabaret Le Milord l'Arsouille tenu par celui qu'elle va bientôt épouser, l'acteur, scénariste et parolier Francis Claude. À l'aise pour interpréter Ferré, qui lui a présenté Francis Claude, elle représente le Luxembourg au premier Concours de l'Eurovision en 1956.

À partir de 1957, elle sera en résidence dans ce cabaret de la rue du Beaujolais, dans le 1^{er} arrondissement. C'est à cette époque qu'elle remarque au programme un jeune pianiste timide, auteur-compositeur, et qui va bientôt révolutionner le paysage artistique : Serge Gainsbourg. La première, elle le chantera : « Douze belles dans la peau », « Jeunes femmes et vieux messieurs », « La Femme des uns sous le corps des autres ». Avec en poche un double certificat d'études de philosophie, elle défend un répertoire exigeant, avec Vian, Ferré, Apollinaire, Giraudoux, Dimey, Aymé, et dorénavant Gainsbourg.

À partir de 1963, tout en poursuivant une carrière de chanteuse, elle obliquera vers la production télévisée, « Les Raisins verts », « Tilt Magazine ». Michèle Arnaud produit aussi la comédie musicale filmée écrite par Gainsbourg, *Anna*, en 1967. Par la suite, elle se dirigera vers les documentaires artistiques et littéraires dédiés aussi bien à Maurice Clavel qu'à Jean d'Ormesson, ne reniant pas ainsi sa réputation d'intellectuelle de la chanson — en souvenir de la rue Quincampoix !



Michèle Arnaud, qui chanta les meilleurs auteurs, fut la première à interpréter des œuvres de Serge Gainsbourg lorsqu'il était encore pianiste au Milord l'Arsouille.

Ruelle étroite rue Quincampoix fut un haut lieu de la production jusqu'au début des années 1970.



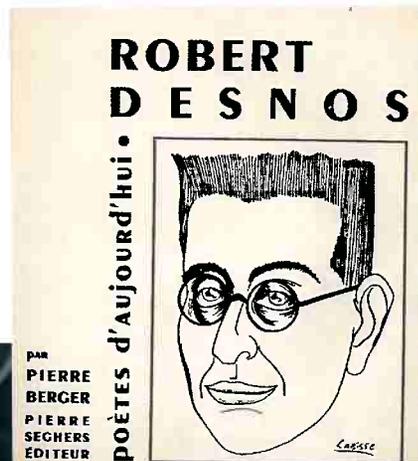
Si loin de la rue Saint-Martin Michèle Arnaud

1959 - (ROBERT DESNOS
- BOB HERLAUT - ADAPTATION DE
G. DE CRANOE) - DUCRETET-THOMSON.



Située dans les 3^e et 4^e arrondissements, la rue Saint-Martin tient son nom de l'ancien prieuré Saint-Martin-des-Champs, aujourd'hui affecté au Conservatoire national des arts et métiers. Implantée entre les Halles et la porte Saint-Martin, elle se prolonge après celle-ci par la rue du Faubourg-Saint-Martin. Né à Paris en 1900, installé au 11, rue Saint-Martin en 1902, gamin, Robert Desnos explore ce quartier où son père exerce comme mandataire aux Halles. Lors de ses nombreuses déambulations sur les traces des alchimistes qui y sévissaient au Moyen Âge ou sur celles de Gérard de Nerval, qui sillonna les mêmes rues, il se forge un imaginaire hanté par la légende de ces rues familières. C'est cet imaginaire qui le détermine à devenir poète lorsque, au grand dam de son père, il interrompt ses études en 1916, nanti du seul brevet élémentaire.

Adeptes d'abord de Dada grâce à Benjamin Péret, il rejoint ensuite, en 1922, le groupe surréaliste, au sein duquel il est réputé pour la narration de ses « rêves » — il est défini comme celui qui parle « surréaliste à volonté ». Protégé par Breton, que séduit sa capacité à se plonger dans un sommeil hypnotique dont il tire ses récits chimériques, Desnos tombe en disgrâce aux yeux de son aîné en 1930 ; il est exclu du groupe. Dès lors, il s'absorbe dans le journalisme, la critique cinématographique, devient homme de radio, créateur de publicités.



Robert Desnos, dont de nombreux textes furent chantés par Yves Montand et Alain Barrière, était originaire des Halles, non loin de la rue Saint-Martin — un quartier qu'il arpenta sans relâche.

Sous la plume de cet arpenteur invétéré des rues de Paris, les alentours de la rue Saint-Martin se drapent de mystères singuliers. Rue Saint-Martin, au 27, en décembre 1834, un dénommé Lacenaire, poète et assassin, a refroidi un de ses anciens codétenus ; rue Aubry, enfant, Desnos assista à l'arrestation du meurtrier d'un agent de police, Liabeuf, qui fut ensuite décapité, et dont les derniers mots furent « Mort aux vaches, et vive l'anarchie ! ». Alchimie, anarchie, hypnotisme, crime, volupté : cinq entrées pour envisager quelques-uns des thèmes majeurs du poète de la rue Saint-Martin,

près de l'église Saint-Merri, où se regroupait l'étrange confrérie du Grand Lunaire, aux pratiques tantriques et sataniques, au milieu des années 1920, et dont il semble que Desnos n'ait pas ignoré les activités. Fouillant le trivial et le magique, l'anodin et le sublime dans ce secteur imprégné d'histoire, le poète trouve son étoile.

Fervent amateur de chansons, Desnos en écrit de très humoristiques. *Post mortem* - déporté, il disparaît en 1945 à Theresienstadt, en Tchécoslovaquie -, il sera chanté entre autres par Yves Montand, Alain Barrière, les Têtes raides. En 1959, en enregistrant « Si loin de la rue Saint-Martin », Michèle Arnaud ressuscite le regard fiévreux et nostalgique du poète de cette artère centrale de Paris qu'il aimait entre toutes.

Là où dort encore le secret philosophal de Robert Desnos.





Boulevard du Crime Edith Piaf

1960 - (MICHEL RIVGAUCHE
- CLAUDE LÉVEILLÉE) - COLUMBIA



ans l'*Almanach du spectacle*, en 1823, un critique comptabilise le nombre virtuel de crimes commis depuis vingt ans sur les tréteaux des théâtres du

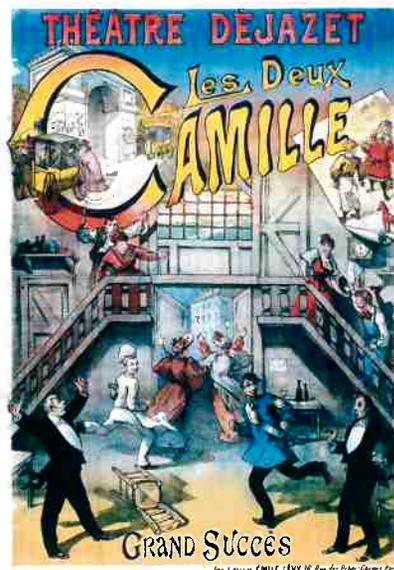
boulevard du Temple, renommé pour cette spécialité, et surnommé pour cette raison le boulevard du Crime : « Tautin a été poignardé 16 302 fois, Marti a subi 11 000 empoisonnements, Fresnoy a été immolé de différentes façons, 27 000 fois, Mlle Adèle Dupuis a été 75 000 fois séduite, enlevée ou noyée, 6 400 accusations capitales ont éprouvé la vertu de Mlle Levesque, et Mlle Olivier, à peine entrée dans la carrière, a déjà bu 16 000 fois dans la coupe du crime et de la vengeance. » Parmi ces théâtres, on recense quelques enseignes aujourd'hui disparues : celles du Théâtre-Lyrique, de l'Ambigu, du Cirque-Olympique, des Folies-Dramatiques, de la Gaîté, des Funambules, des Délassements-Comiques. Seules se perpétueront jusqu'à nos jours les ex-Folies-Mayer, du nom d'un chanteur comique, rebaptisées théâtre Déjazet du nom de la comédienne Virginie Déjazet, épargnées lors de la percée de la place du Château d'Eau, l'actuelle place de la République.

Le boulevard du Crime dont les principaux établissements seront démolis en 1862, inspirera à Prévert en 1945 le scénario des *Enfants du paradis*, tourné par Marcel Carné, avec dans les rôles-titres Arletty (Garance), Jean-Louis Barrault (Baptiste Deburau), Maria Casarès (Nathalie), Pierre Brasseur (Frédéric Lemaître), Marcel Herrand (Pierre François Lacenaire). Un film culte !

En 1960, un jeune parolier débarqué dans l'entourage de Piaf, Michel Rivgache, se penche sur le thème, tricotant un texte mis en musique par le Canadien Claude Lévillée. Comme inspiré par le programme d'un spectacle donné au théâtre des Funambules qui met en scène les amours de Pierrot et de Margot, Rivgache agence une sorte de cantilène où, dans les refrains, les rimes entrecroisées donnent l'impression d'un tourbillon. Déjà, Édith Piaf est malade ; pourtant, toujours capable de se surpasser, elle s'approprie la chanson avec bravoure, la transcendant de toutes les forces qui lui restent.

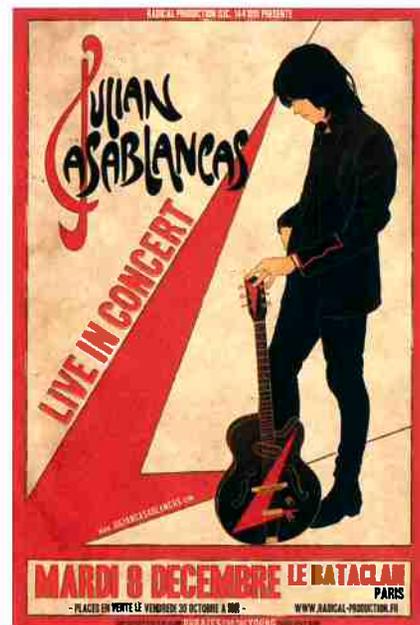
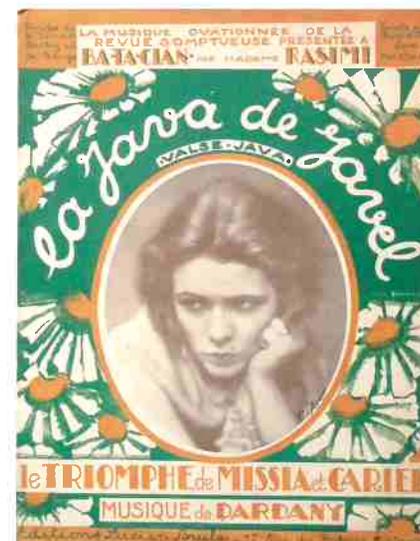


En 1960, année où elle chante « Boulevard du Crime », Piaf fait la une de *La Semaine Radio Télé*.



Pour avoir débuté dans la rue à l'ombre d'un père antipodiste, trépannée d'esplanades en salles borgnes, de bleds en villes, issue côtés paternel comme maternel d'une lignée circassienne, Piaf se trouvait en empathie avec le sujet. Le crime aussi lui parlait ! N'avait-elle pas été compromise à tort dans l'assassinat de son mentor, Louis Leplée, en 1936 ? Ce crime l'avait marquée du sceau du scandale : elle avait été bannie plusieurs années par le milieu de la chanson et le public, avant d'être blanchie. Pauvre Margot qui erra longtemps de la bouche d'un Pierrot à l'autre : sur le plan amoureux aussi, la « Môme » était concernée.

Le théâtre Déjazet, ouvert en 1851 au début de l'ancien « boulevard du Crime » au départ de la République, est toujours actif aujourd'hui.



Le Bataclan à trois époques différentes, d'abord dévolu au mélo et à la revue, puis à l'opérette entre 1920 et 1930, et très nettement au rock depuis les années 1980.

Boulevard du Crime

Serge Reggiani

1982 - (CLAUDE LEMESLE
- LOUIS BESSIÈRES) - POLYDOR.



La Chabraque

Guy Béart

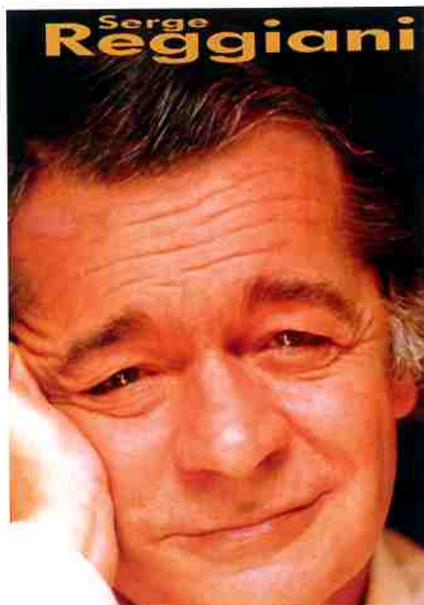
1960 - (MARCEL AYMÉ - GUY BÉART) - PHILIPS ;
ZIZI JEANMAIRE - 1960 - PHILIPS.

RUE PORTEFOIN,
BOULEVARD BEAUMARCHAIS

En 1982, le parolier Claude Lemesle s'associe au compositeur Louis Bessières pour créer une chanson exemplaire vouée à Serge Reggiani. Ancien étudiant en histoire, Lemesle maîtrise son affaire comme Bessières son clavier, compositeur de l'hymne du groupe Octobre avec Prévert « Marche ou crève », et qui a mis en musique Apollinaire et Boris Vian. En outre, il a déjà offert à Reggiani « Les loups sont entrés dans Paris », sur un texte d'Albert Vidalie.

Chanson d'une incomparable érudition distillée avec gravité par son interprète, comparée à la version de Piaf, celle-ci, différente, élargit le sujet. Lemesle y brosse à la fois des scènes des *Enfants du paradis*, dont il cite quelques intervenants, Debureau, et, avec une maestria digne des meilleurs poètes classiques, exalte le contexte artistique du temps, projeté sur un théâtre d'ombres laissant apparaître Vigny, Musset, Hugo, Juliette Drouet, Marie Dorval, la Dame aux camélias, Gavroche... En à peine quatre-vingts vers, un véritable précis culturel, d'un style époustouflant, s'égrène à nos tympans.

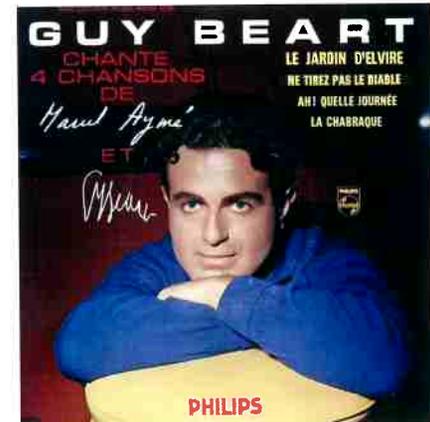
Comédien avant d'embrasser la chanson, en 1965, Serge Reggiani emballe ce chef-d'œuvre avec une ferveur semblable à celle qu'on lui voit dans ses meilleurs opus. Par cette œuvre apologétique de l'art dramatique du XIX^e, un siècle et quelques années après, Reggiani rouvrit un boulevard au crime... de théâtre !



Dans la bouche de Reggiani, acteur à l'origine, le « boulevard du Crime » se teinte d'authenticité.

Ear son intitulé mystérieux servant une intrigue qui l'est autant, cette chanson nous entraîne à la fois rue du Pont-aux-Choux, rue Portefoin et boulevard Beaumarchais. Nommée ainsi parce qu'on y cultivait des légumes au début du XVIII^e siècle, la rue du Pont-aux-Choux se localise dans le quartier des Enfants-Rouges, comme la rue Portefoin, et vit naître en 1693 Cartouche, le brigand qui régnait sur la cour des Miracles. Percé en 1670, le boulevard Beaumarchais doit sa dénomination à l'écrivain et dramaturge Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais (1732-1799), auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*, fondateur de la Société des auteurs, et à qui sa vie aventureuse vaudra de son vivant et pour la postérité une notoriété scandaleuse. Troisième « B » de la chanson française, avec Brel et Brassens, Guy Béart, en 1959, flirte avec le succès depuis deux ans grâce à « Bal chez Temporel », qu'il a composée sur un poème d'André Hardellet - Patachou la chante aussi -, ou bien encore « Qu'on est bien », « Chandernagor » et, surtout, « L'Eau vive », écrite pour le générique du film éponyme de François Villiers.

Natif du Caire, débarqué à Paris en 1947, après avoir embrassé des études d'ingénieur, il a débuté dans les cabarets en 1954 — au Port du Salut, à la Colombe. Repéré par Jacques Canetti, propriétaire des Trois Baudets, en connivence avec Boris Vian, il signe chez Philips. En 1958, pour son premier album, il obtient le prix de l'Académie Charles-Cros. Son autre chance provient autant de ses rencontres avec trois femmes majeures qui chanteront ses couplets : Patachou qui s'attribuera entre autres « La Bague à Jules », « Le Quidam », « Poste restante » ; Juliette Gréco, « Chandernagor », « Qu'on est bien » ; Zizi Jeanmaire en 1959, qui sublimera « La Chabraque ».



Cette chanson est extraite de la comédie musicale *Patron*, montée au théâtre Sarah-Bernhardt sur un livret et des paroles de Marcel Aymé. Assisté de Claude Régy, le chorégraphe Roland Petit a signé la mise en scène, et Bernard Buffet les décors et les costumes. En dépit de cette distribution prestigieuse dans laquelle le comédien Philippe Lemaire partage l'affiche avec Zizi Jeanmaire, le spectacle ne rencontrera pas le succès attendu. Marcel Aymé, prix Renaudot 1929 avec *La Table aux crevés*, s'est remis de l'éviction du monde littéraire et cinématographique que lui a valu son attitude parfois équivoque à l'égard de la presse collaborationniste à laquelle il a eu la mauvaise idée de donner quelques-unes de ses œuvres sous l'Occupation. Réhabilité, il a poursuivi ses activités et a vu sa qualité de dramaturge de premier plan confirmée grâce au succès de *La Tête des autres*, montée à l'Atelier par André Barsacq en février 1952 — un plaidoyer contre la peine de mort qui fera scandale notamment à la droite de l'échiquier politique, où ses détracteurs l'avaient rangé naguère.

Dans *Patron*, Marcel Aymé se penche sur le sort d'une bande de gangsters passés au service de l'État afin d'améliorer le rendement de l'impôt. Le chef de cette troupe, une jolie femme d'une haute moralité que ses collaborateurs appellent « Patron », Zizi Jeanmaire, fait la connaissance d'un cambrioleur mondain qui travaille pour son compte. Leurs charmes respectifs les inclinent à des sentiments voluptueux. Qui des deux, dès lors, entraînera l'autre dans

LA CHAPELLE, RUE DE L'ÉVANGILE,
RUE DES ROSES, RUE DES FILLETES,
NOTRE-DAME-DE-LORETTE,
RUE DES ABBESSES,
RUE DE LA GRANGE-AUX-BELLES,
FAUBOURG SAINT-DENIS,
BOULEVARD DE CLICHY,
RUE DES MARTYRS, RUE DE PARADIS



Encore lui
Jane Birkin

1973 - (SERGE GAINSBOURG
- JEAN-CLAUDE VANNIER) - FONTANA.

sa bande ? Le bien de l'État l'emportera-t-il sur le mal ? Un de ces thèmes ambigus dont Aymé a le secret.

Interprétée par Guy Béart, « La Chabraque » exhale une atmosphère bizarre, dans l'esprit de Marcel Aymé, où le fantastique et le quotidien s'interpénètrent. Marika la Polaque, fille énigmatique surnommée la Chabraque, dont on ignore à peu près tout, loge rue du Pont-aux-Choux en compagnie d'un chien-loup — d'un chien fou — qui l'a suivie, un soir, depuis la rue Portefoin. Quand la dame tombe amoureuse d'un soupirant qu'elle ramène chez elle, le chien-loup en prend ombrage et le saigne d'un coup de crocs. Vers les 3 heures du matin, des hirondelles qui accomplissaient leur ronde à bicyclette se souviendront d'avoir croisé la Chabraque marchant la tête baissée, flanquée de son chien-loup ; plus personne ne les reverra ensuite — disparus pour toujours dans les brumes du boulevard Beaumarchais.

Dans ce conte obscur et cinématographique à la fois, avec économie, Aymé trace en quelques séquences un storyboard sulfureux ancré dans le 3^e arrondissement et qui laisse à l'auditeur le soin d'élaborer ses propres images. Le résultat est magnifique, à classer parmi les meilleures chansons de Guy Béart, de Zizi Jeanmaire, de Pia Colombo et de Michèle Arnaud, qui la reprisent respectivement en 1959 et 1960.

Une chanson qui se chante et qui se marche en suivant les brisées imaginaires de la Chabraque, rue du Pont-aux-Choux, rue Portefoin et boulevard Beaumarchais.



Voici une chanson qui constitue un record en termes de nombre de rues citées avec une traque qui s'ouvre dans le 10^e arrondissement, empruntant dans de grands détours les 18^e, 3^e et 9^e arrondissements, où l'intrigue proprement dite se joue. Nous faisons découvrir pas moins de douze lieux sur les traces d'une femme suivie par un inconnu, cet opus sombre et malsain, dans une pure veine « gainsbarrienne », contient tous les ingrédients d'un fait

divers ou d'une séquence de la « Série noire » dont on peut trop bien imaginer la chute : celle de Birkin traquée par un sadique.

Ici, les noms des rues suffisent à retracer le parcours haletant de l'héroïne qui met à se sauver une énergie inversement proportionnelle à celle qu'elle met à narrer sa mésaventure lugubre, un peu comme si, dès le début, elle se voyait déjà condamnée. Par induction, en osmose avec la mélodie, cette chanson se déploie comme l'une des grandes odes victimaires que Gainsbourg s'est plu à tailler sur mesure pour sa muse « adolescente », au confluent de la crainte et de la han-



tise. Génial arrangeur et compositeur du même acabit, servant une œuvre élitiste, Jean-Claude Vannier se fond dans l'esprit « gainsbourien », dont il est un des artisans par les notes. Pour son acolyte de la rue de Verneuil, il a déjà orchestré et co-composé quelques grands morceaux, notamment « Ballade de Melody Nelson ».

Or, c'est un peu de cette atmosphère étrange qui filtre de cette chanson piétonnière, entre chien et loup, cousine par son mystère de « La Chabraque », de Guy Béart. En 1973, au zénith de son mythe médiatique, le couple Gainsbourg-Birkin fascine par sa mise en scène étudiée, elle, la candide, la prunelle claire, lui, le beau salaud au regard anthracite — celui qui la suit, ne pouvant se priver d'elle, au propre comme au figuré, et qui lui inspire, alors qu'elle se retourne, ce cri angoissé : « Encore lui ! » — pari Gainsbourg, Paris Birkin !